

Deux témoins dans l'URSS en guerre

Deux témoignages sur l'Union soviétique en guerre récemment parus viennent nous rappeler le formidable engagement de l'URSS et le prix payé dans le combat antinazi, alors qu'on commémore le 70^e anniversaire de son invasion par l'Allemagne le 22 juin 1941. Le premier témoignage est dû au correspondant de guerre britannique Alexander Werth, qui se rend en septembre 1943 à Leningrad assiégé depuis deux ans. Le second est l'œuvre de l'écrivain russe Elena Rjevskaja, qui, jeune interprète de guerre, a suivi l'Armée rouge de février 1942 à mai 1945, jusque dans le bunker de Hitler à Berlin.

Le 24 septembre 1943 en fin de soirée, le journaliste anglais Alexander Werth atterrit dans les environs de Leningrad. Correspondant de guerre de la BBC et du *Sunday Times* en poste à Moscou depuis le 1^{er} juillet 1941, il a obtenu l'autorisation de se rendre dans la ville martyre qui résiste depuis septembre 1941 au blocus des armées allemandes et finlandaises. Le but est de rédiger un ouvrage « sur la ville et ses héroïques défenseurs qui serait de la plus grande importance pour le monde entier ». Werth est très ému à l'idée de rencontrer ces « héroïques défenseurs », mais aussi de revoir sa ville natale qu'il a quittée adolescent, 26 ans auparavant, à la veille de la Révolution, ses parents ayant choisi d'émigrer et de s'installer en Grande-Bretagne.

Le journaliste arrive à Leningrad après la période la plus terrible du blocus, celle qui entre septembre 1941 et juillet 1942 a causé la mort de 650 000 à 700 000 personnes (une mortalité quinze fois supérieure à la normale) sur les 2,5 millions de Leningradois pris au piège du blocus. La plupart sont morts de faim, de froid et d'épuisement; les victimes des canonnades et des bombardements ne représentant que 2 à 3 % des pertes civiles totales.

L'état s'est légèrement desserré à partir de février 1942 avec l'évacuation à une grande échelle des Leningradois via le lac Ladoga gelé, sur cette « route de la survie », qui permettra à des dizaines de milliers de personnes d'échapper à la zone encerclée et, dans le sens contraire, de faire entrer un peu de ravitaillement. Enfin, en janvier 1943, la contre-offensive de l'Armée rouge a mis un terme à cet encerclement quasi total de la ville, qui ne sera entièrement libérée qu'un an plus tard, en janvier 1944, à l'issue de près de 900 jours de siège.

Néanmoins lorsque Alexander Werth atterrit à Leningrad ce 24 septembre 1943, la ligne de front est encore à trois kilomètres des faubourgs sud de la ville, qui est régulièrement pilonnée par l'artillerie allemande: le danger et le stress sont permanents, les victimes très nombreuses. Mais on n'y meurt plus de faim.

Le journaliste qui s'est déjà rendu sur le front dans la région de Smolensk en septembre 1941 puis en janvier-février 1943 à Stalingrad (au moment de la reconquête soviétique), est le premier correspondant étranger, et le premier Occidental d'ailleurs - à pénétrer dans Leningrad encore partiellement encerclé. Il témoignera dans *Leningrad 1943*⁽¹⁾, qui paraîtra dès juillet 1944 à Londres, « de ce qui reste l'une des plus grandes tragédies urbaines de la Seconde Guerre mondiale, la plus importante et la plus longue siége jamais subi par une ville moderne », écrit Nicolas

Werth, spécialiste de l'histoire de l'URSS, dans son excellente introduction à l'ouvrage de son père, qu'il met en perspective à la lumière des plus récentes études russes et non russes parues sur cette tragédie⁽²⁾.

Accompagné pendant cinq jours par des officiers de l'Armée rouge et un diplomate du ministère des Affaires étrangères, Alexander Werth parcourt la ville au gré des rendez-vous qui ont été pris pour lui avec les représentants de différentes catégories de la population. Dans le centre-ville relativement peu endommagé par les bombardements, au hasard des monuments camouflés pour les protéger, ses souvenirs d'enfance affluent. Parfaitement russophone, il n'éprouve aucune difficulté à faire parler ses interlocuteurs. On sent dans son récit la profonde empathie et l'admiration qu'il éprouve pour le courage et l'esprit de sacrifice de ces habitants, survivants du terrible automne-hiver 1941-42. Ceux-ci lui racontent leur quotidien, devenu plus facile mais où il s'agit encore d'avoir la force de tenir et de travailler dans la ville tou-

lieu sûr. Ils racontent les bombardements intenses qui commencent en septembre 1941, la peur de l'assaut et de l'occupation de la ville, et finalement la stabilisation du front à quelques kilomètres au sud de Leningrad. Mais la ville est coupée du reste du pays - hormis l'hypothétique route par le lac Ladoga. Les stocks de nourriture insuffisants entraînent une drastique diminution des rations journalières. La famine s'installe. Elle cause 54 000 décès en décembre 1941, 127 000 en janvier, 123 000 en février, 98 000 en mars, 66 000 en avril...

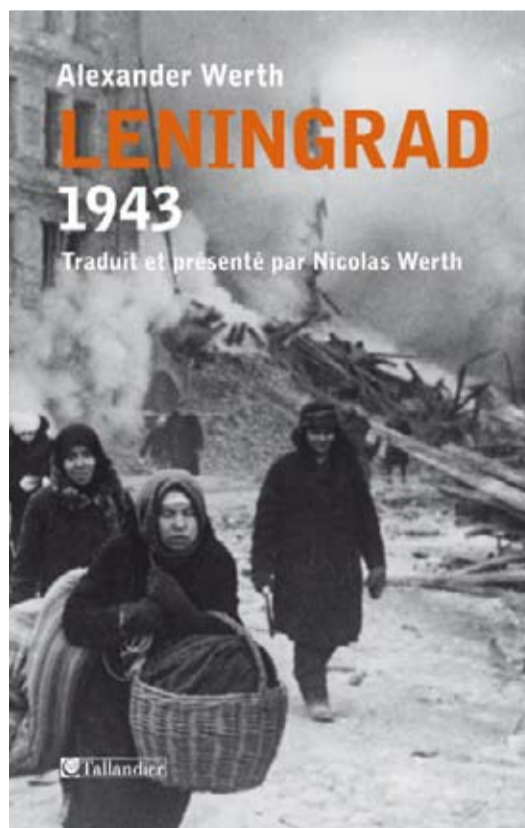
« Les gens mangeaient tout ce qu'ils trouvaient; ils consommaient de la nourriture pour bétail, de l'huile minérale, de la colle de peau pour menuisier, explique un directeur d'usine. Ils tentaient de se nourrir de levure et d'eau chaude. Sur les cinq mille ouvriers de l'usine, plusieurs centaines sont morts de faim, dont un grand nombre sur place, ici même, à leur poste de travail. Ils préféraient mourir ici plutôt que chez eux. L'usine comptait énormément pour eux. On aurait dit que le devoir les appelait jusqu'ici: ils se traînaient en titubant de faim jusqu'à l'usine et mouraient. On retrouvait des cadavres partout. D'autres sont morts chez eux, en même temps que tout le reste de la famille. »

« Tous les jours, je faisais à pied le trajet d'environ trois à quatre kilomètres entre mon domicile près du jardin de Tauride et l'état-major, rapporte un officier. J'étais exténué. Je marchais un peu, puis je devais m'arrêter pour me reposer. Plus d'une fois, j'ai vu un homme s'écrouler dans la neige sous mes yeux. On ne pouvait rien faire pour l'aider, juste passer son chemin. Et je me souviens que le soir, sur le chemin du retour, je retrouvais le corps couvert de neige à l'endroit même où je l'avais vu tomber le matin. On ne s'apitoyait pas, à quoi bon? Les gens ne se lavaient pas pendant des semaines, puisqu'il n'y avait ni chauffage, ni eau chaude, ni bains-douches municipaux (...) De tout l'hiver, je ne me souviens pas avoir vu une seule personne sourire. C'était terrible. Les gens puisaient dans leur réserve de force intérieure et tenaient le coup ».

Très impressionné par cette visite, Alexander Werth note à la fin de son séjour: « J'avais vu des choses immenses, tragiques et bouleversantes; j'avais déjà vu ailleurs des exemples de grandeur humaine: en Espagne, durant le bombardement de Londres, dans le train qui me conduisait, à travers l'Arctique, jusqu'à Moscou, en mai 1942; j'avais rencontré des généraux et des hommes qui avaient gagné la bataille de Stalingrad; j'avais vu des petites paysannes russes, dans la campagne dévastée autour de Voronej, reprendre les travaux de labour avec une pelle comme seul outil. Mais la grandeur des Leningradois avait sa spécificité, difficile à définir du reste. Des mots comme "solidarité", "patriotisme", "esprit de sacrifice" ne sont que des mots. L'esprit de Leningrad réunissait tout cela et bien d'autres choses encore ».

Dans les carnets de l'interprète

Au moment où Alexander Werth quitte Leningrad en septembre 1943, Elena, une jeune interprète militaire, se trouve depuis six mois à Rjev, à l'ouest de Moscou, affectée à l'état-major de l'armée. Après les offensives soviétiques de janvier 1942 à mars 1943 dans la région de Rjev, les Allemands, menacés par la défaite de Stalingrad, ont dû battre en retraite, ne laissant derrière eux que ruines et désolation. Elena se souvient: «... ici chaque mètre carré était pavé des souffrances de martyrs (...) Le camp de Rjev était horrible. Les morts et les vivants gisaient au sol, empilés les uns sur les autres. (...) Avancé vers l'ouest ●●●



PENDANT L'HIVER 1941-42 À LENINGRAD, LES HABITANTS FUIENT LA VILLE APRÈS UN BOMBARDEMENT.

jours assiégée, de surmonter traumatismes et deuils, afin de préparer la victoire. Mais tous - ouvriers et ouvrières, directeurs d'usines, soldats postés sur la ligne de défense et aviateurs, responsables municipaux, architectes, bibliothécaires, professeurs, écolières et pionniers, médecins, infirmières, écrivains, artistes..., tous reviennent inmanquablement sur les débuts de l'invasion et les mois d'épouvante qui ont suivi.

Ils décrivent les premiers jours de la guerre, quand la population se lève en masse, comme partout en URSS, pour freiner l'avance fulgurante de l'envahisseur nazi, quand des dizaines de milliers de civils, hommes non mobilisables, femmes et enfants sont affectés au creusement de tranchées et de fossés antichars, à la pose de barbelés et quand les usines évacuent précipitamment vers l'est les ouvriers spécialisés et leurs machines-outils, afin que la production de matériel de guerre puisse se poursuivre en

en cette année 1943 qui marqua le tournant de la guerre, nous devions enjamber des tranchées pleines de cadavres et nous rencontrions tout ce que la guerre avait englouti pendant la période des défaites : prisonniers, terres occupées. Nous n'étions pas prêts pour cette rencontre. Outre les grands camps, tristement célèbres, combien y en avait-il de petits, locaux ! Là les cadavres étaient jetés dans des fosses et recouverts de terre - ce n'est que lorsque nos troupes passèrent à l'offensive que les Allemands commencèrent à déterrer et à brûler les corps pour faire disparaître les traces de leurs crimes. Mais, le plus souvent, ils n'eurent pas le temps de le faire. C'était le nazisme à l'œuvre. Les représailles contre le pays, contre la population. Nous entrions dans un village mais il avait disparu, il n'en restait que cendres et tisons. »



ELENA RJEVSKAÏA (DEUXIÈME À GAUCHE), 30 MAI 1943.

Elena Kagan reste 17 mois à Rjev. Le séjour dans cette région dévastée l'a tant marquée que bien plus tard elle lui empruntera son nom de plume, Rjevskaja (« de Rjev »), et c'est sous ce nom qu'elle deviendra un écrivain reconnu.

Sa mission à Rjev, la même depuis qu'elle a été envoyée sur le front en 1942, est de traduire les interrogatoires des prisonniers allemands et d'identifier, trier, traduire tous les documents établis et rédigés par les Allemands durant l'occupation et qu'ils ont laissés derrière eux. Ce faisant, elle note aussi les témoignages, terribles, des habitants des villes et villages libérés et consigne dans la mesure du possible des faits et ses impressions dans ses cahiers. L'ensemble de ces souvenirs forment la trame de l'ouvrage qu'elle a publié en Russie en 2007 (traduit en France en 2011) sous le titre *Carnets de l'interprète de guerre* ⁽³⁾. Ils conservent près de 70 ans après les événements une grande force et un intérêt documentaire et littéraire certain. Ce n'est pas un témoignage brut cependant, car à ses souvenirs s'ajoutent les réflexions de toute une vie sur cette guerre, sur le peuple russe et son armée et sur Staline.

Elena quitte Rjev avec l'état-major à la fin de l'été 1944, progressant en direction de l'ouest, à la conquête de la liberté, via Smolensk, Riga, Minsk, puis la Pologne... « *Sur notre route se trouvait l'enfer de Treblinka, de Maidanek, d'Auschwitz, et d'autres camps de la mort, écrit-elle. (...) Ce qui se passait derrière les murs des camps, la raison humaine ne peut le concevoir.* »

Et puis l'Allemagne, enfin. En cette fin d'avril 1945, à l'approche de Berlin, les Soviétiques croisent des flots de gens de toutes nationalités : « *Des prisonniers de guerre, d'anciens détenus des camps et des geôles, des travailleurs forcés, originaires d'URSS et de toute l'Europe, condamnés à l'esclavage, à la faim et à la mort. (...) Leurs exclamations, leurs visages s'illuminant de sourires chaleureux, leurs émotions sincères, je ne les oublierai jamais.* ». Berlin est en flammes, Berlin est encerclé, les chars russes avancent, des combats acharnés se poursuivent d'un quartier de la ville à l'autre. Dans le fracas des tirs, le III^e Reich vit ses dernières heures. Inlassablement, Elena demande aux prisonniers allemands où se cache Hitler. On apprend bientôt que celui-ci se serait suicidé et que son cadavre aurait été brûlé... Pourtant, Staline mis au courant n'exige ni preuves ni rapport détaillé... Pourquoi ? Elena Rjevskaja consacre une bonne partie du livre à ces journées historiques durant lesquelles l'Armée rouge investit la chancellerie du Reich et le Bunker souterrain où le Führer a passé ses derniers jours ainsi qu'aux circonstances de son décès. En dépit de l'indifférence manifestée par Staline, et

de l'absence d'ordres pour trouver des preuves de sa mort, un groupe de militaires mène l'enquête. Elena les accompagne en tant qu'interprète et elle raconte dans le détail les recherches, l'interrogation des témoins, la découverte des corps calcinés de Hitler et d'Eva Braun et l'identification formelle des restes - grâce aux dents du Führer. Dans le chaos de Berlin en ruines, on réussit à retrouver l'assistante du dentiste et l'orthodontiste de Hitler ; ils fournissent dossier médical et radios. Les expertises médicales confirment que les dents appartenaient à Hitler et que celui-ci est donc bel et bien mort.

Cependant Staline refuse toujours de rendre la nouvelle publique et Elena Rjevskaja l'explique de cette manière : « *L'ennemi extérieur, comme du reste celui de l'intérieur, était une nécessité pour le système créé par Staline. (...) La version selon laquelle Hitler avait "disparu sans laisser de traces" permettait de laisser libre cours aux mythes et légendes sur son compte, et c'était exactement le résultat recherché.* »

La jeune femme passe encore quatre mois dans les quartiers généraux de l'armée à trier une multitude de matériaux trouvés dans la chancellerie et au *Führerbunker*, des documents pour l'Histoire. Parmi lesquels dix cahiers du journal manuscrit de Goebbels, qui se donna la mort avec son épouse et leurs enfants dans le Bunker, ultime témoignage de fidélité à Hitler. Elena Rjevskaja dut attendre 1964 pour obtenir l'autorisation de consulter les archives secrètes sur cette épopée berlinoise, où elle retrouva des documents qui étaient passés entre ses mains. L'année suivante elle publiait la première édition de son récit *Berlin, mai 1945*, qui paraîtra par la suite dans plusieurs pays dont la Russie. On le retrouve à la fin du présent volume complété par des ajouts postérieurs.

IRÈNE MICHINE

(1) *Leningrad 1943*, traduit de l'anglais par Evelyne et Nicolas Werth, présenté par Nicolas Werth (Tallandier, 2010, 19,90 €). En 1965, Alexander Werth publiait une étude globale intitulée *La Russie en guerre* (Stock).

(2) Début août 1944, A. Werth sera le premier correspondant étranger à entrer à Maïdanek, découvert par l'Armée rouge. Il enverra à la BBC une longue correspondance où il décrit les chambres à gaz et les processus d'extermination des juifs. Mais la BBC refusera de passer le reportage à l'antenne le jugeant « non crédible », reprochant à son correspondant de s'être fait piéger par la propagande soviétique.

(3) Elena Rjevskaja, *Carnets de l'interprète de guerre*, traduit du russe par Macha Zonina et Aurore Touya (Christian Bourgeois Éditeur, 2011, 23 €).